

## *Le ciel invisible est-il le siège des croyances ?*

**Matis Leggiadro**

Tantost, délivré du tourment  
De ces illusions nocturnes,  
Je considère au firmament  
L'aspect des flambeaux taciturnes ;  
Et, voyant qu'en ces dous desers  
Les orgueilleux tyrans des airs  
Ont apaisé leur insolence,  
J'escoute, à demy transporté,  
Le bruit des ailes du Silence,  
Qui vole dans l'obscurité.

Saint-Amant, *Le Contemplateur*

Je suis assis dans un café du centre-ville et je sais qu'il est temps pour moi d'écrire à propos de ce qui me taraude : notre rapport au ciel. Évidemment, ce n'est pas l'appréhension du visible qui m'intéresse car ce qui peut être vu engendre des questions immédiates et claires : comment représenter cette chose que je vois ? Peut-on s'en servir de repère ? Quelle lecture symbolique en fait-on ? Alors qu'au sujet de l'invisible, les questions deviennent floues et abyssales : est-ce réel ? Comment peut-on considérer cette chose ? Qu'est-ce qui la définit ? Il paraît donc plus facile de parler de visible que d'invisible. Seulement, bien qu'étranger à ce que nous sommes individuellement et quotidiennement, l'Univers s'est logé une place confortable dans notre conscience. Mais comment est-ce possible ? Quels sont les mécanismes qui ont permis à l'homme d'être assuré de la non-présence de l'invisible ? Plus encore, qu'est-ce que notre conscience estime vraiment à son sujet : des connaissances ou des croyances ? Je m'efforcerai d'abord de mettre en doute la validité des enseignements – religieux puis scientifiques – qui forgent notre appréhension de l'Univers. Je discuterai ensuite d'une alternative poétique et sensible aux autorités qui savent tout ou qui prétendent pouvoir tout connaître. Mon dessein : ramener l'ignorance au début de notre conscience du mystère du monde.

Le premier point de ma réflexion prend place au sein d'une cathédrale européenne.

Au cœur de la Renaissance, le religieux établit l'ensemble de la vie individuelle et sociale. L'Église catholique, en tant qu'institution supérieure, structure la société sur le plan moral, spirituel et pratique. Plus encore, l'Église catholique juge de ce qui est vrai ou faux puisqu'elle est garante d'une raison incontestable, n'en déplaise aux hérétiques. Cette raison lui est due car elle est garante du savoir des textes scripturaires. Son pouvoir naît donc de son aptitude à encadrer des croyances, formées à partir de l'interprétation des textes bibliques. Ainsi, après la vie terrestre, face à soi deux options : Enfer ou Paradis. Et seule l'étude objective des faits d'une vie – idée parfaitement tournée en ridicule dans *Le Ciel peut attendre* d'Ernst Lubitsch (1943) – engage un processus de déplacement de l'âme vers tel ou tel lieu, *locus amoenus* ou grand cauchemar. Et cette croyance offerte à l'individu l'incite à concevoir la fixation de son destin et donc à abandonner toute libre conception de la vie ou de la mort. Car, comment douter d'un discours auto-référent qui dit dire vrai ? En effet, s'il est possible de le construire d'un seul jet de conscience pur et abstrait, peu de personnes ont la faculté de le mettre en doute, en opérant un va-et-vient entre vie et mort, surtout au XIVe siècle où le coma artificiel n'existe pas. L'invisible devient alors pour l'homme un sol glissant. En somme, en touchant à l'intégrité de l'individu au sein de son environnement étendu, et donc invisible et incommensurable, résistant à l'appropriation, l'Église catholique gagne l'autorité suprême de l'affirmation incontestable. Ceci étant dit, qu'en est-il précisément du ciel ? La Bible nous rapporte que « c'est en [Dieu] qu'ont été créées toutes choses dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles<sup>1</sup> ». Elle rapporte également que la « puissance éternelle » de Dieu se « considère dans ses ouvrages<sup>2</sup> ». Si ce monde parfait offert par l'Architecte est un fait, comment pourrait-il être autre chose que le centre de l'Univers et, plus encore, n'être qu'une infime partie d'un Univers infini aux mondes multiples ? L'Univers est géocentrique ; la Terre est au centre de tout ; le vide interstellaire n'accueille que les lieux du Paradis et de l'Enfer et n'est pas la matrice de mondes habités. En apparence, il semble impossible d'aller contre l'immobilité de ce dogme qui touche à l'intégrité de l'individu au sein de son environnement étendu, c'est-à-dire invisible, incommensurable et résistant à l'appropriation. Deux hommes ont cependant tenté de le faire : Nicolas Copernic et Giordano Bruno. Au XVIe siècle, le premier conçoit que l'Univers est structuré autour d'un Soleil stationnaire tandis que son contemporain, Bruno,

---

1 La Bible, Le Nouveau Testament, Colossiens, 1.16

2 La Bible, Le Nouveau Testament, Romains, 1.20

fait sienne cette idée de l'héliocentrisme et réfléchit quant à la possibilité d'un Univers riche de vies. Inquiet, Copernic publie ses travaux en ayant recours à l'anonymat. Frappé par les foudres de l'Inquisition catholique, Giordano Bruno est torturé puis brûlé vif à Rome en 1600. Ainsi, faire éclater les dogmes et les croyances qui orientent et figent la pensée était éminemment dangereux. La volonté de révéler l'obscurantisme et d'éclairer le monde des sciences du ciel était sacrificielle pour les protagonistes qui s'engageaient dans une épopée contre l'établi et l'affirmé. Cependant, à partir de ce XVIe siècle, époque de projection pour l'homme dans l'inconnu, le Désir-Maître de connaître s'est progressivement institué : il fallait comprendre ce ciel invisible, le lire, avec justesse et lucidité ! En d'autres termes, les scientifiques ont compris qu'ils pouvaient saisir la vérité de ce qui échappe au regard grâce à des repères, des structures, des formations mentales et rationnelles, loin de toute forme d'occultisme.

C'est ici que commence alors mon deuxième point, dans les recherches scientifiques modernes. Faisons efficace : au début du XXe siècle, le mathématicien russe Alexandre Friedmann, en s'appuyant sur les travaux d'Einstein, affirme que l'Univers n'est pas statique et qu'à l'inverse, il est en expansion permanente, ce qui induit la présence d'une singularité initiale, élément matriciel du développement continu. Précurseur, Friedmann sera suivi par un certain Georges Lemaître qui pose la thèse de « l'atome primitif », comprenez la singularité. L'éclatement de cet œuf cosmique serait le début, le Big Bang du temps et de l'espace. Mais il ne s'agit là que de réflexions théoriques préliminaires visant à expliquer et donner du sens à la structure de cet Univers invisible. Et ces recherches sont rapidement mises en doute par Evgueni Lifchitz et Isaac Khalatnikov en 1963. Ces derniers tentent de considérer les irrégularités et les imperfections de déplacement des corps célestes dans l'Univers. Ainsi, ils rejettent en partie la théorie cosmologique de Friedmann et de Lemaître, qui ne peut fonctionner qu'à la condition que l'Univers soit en expansion homogène. Mais malgré les incertitudes, « il est néanmoins difficile de remettre en cause un théorème mathématique. L'idée que l'Univers doit avoir eu un commencement est donc aujourd'hui globalement acceptée », écrit Stephen Hawking dans *Petite Histoire de l'Univers*. Et si nous étions atteints de cécité ? Et si nous étions aveuglés par la fausse certitude scientifique ? Pourquoi croire en ce qui devait être la fin des croyances religieuses ? Je vous pose la question, car si les idées relatives aux *Saintes Écritures* vous semblaient obscures, permettez-moi de dire que les théorèmes rassurants, les chiffres et les cadres réducteurs sont

tout autant menaçants d'obscurantisme. Plus encore, et au risque de me contredire, je pense qu'il est plus difficile de mettre en doute un schéma de Copernic que l'existence de l'Enfer. Je m'explique : le schéma est rigide, fait de tracés réduits à leur strict minimum, et cette efficacité visuelle a pour desseins la précision et la justesse. Je peux rajouter des couleurs, dessiner un grand Soleil jaune, mais j'ajoute alors de la cosmétique au scientifique, de la décoration sans effet. Je n'ai pas la capacité d'agir essentiellement sur le schéma, de me l'approprier, de l'actualiser subjectivement. Comment pourrais-je alors remettre en cause sa validité, sa pertinence ? À l'inverse, il est possible de considérer *in petto* le lieu de l'Enfer. Il ne s'agit pas d'une image fixée, mais davantage d'une abstraction que l'on peut actualiser pour soi. Pour preuve, par le biais des arts visuels, l'homme n'a cessé de (se) représenter l'Enfer différemment : *La Chute des damnés* de Dirk Bouts ne ressemble pas au *Jugement Dernier* de la cathédrale Sainte-Cécile d'Albi qui ne ressemble pas non plus à celui peint par Giotto à Padoue.

Un petit bilan s'impose : 1) L'Église catholique a subverti la vérité de l'Univers au profit de dogmes permettant la soumission des croyants. 2) En réaction, certains chercheurs de vérité, appelés scientifiques, ont proposé une lecture cosmologique balayant les dogmes. 3) Les théories scientifiques suivantes sont devenues incontestables. 4) Face à l'égale absurdité des croyances religieuses et scientifiques, je dois dire que les premières permettaient une véritable projection pour l'esprit tandis que les plus récentes sont infrangibles. 5) Je vous invite à glisser désormais dans une vision sensible et poétique du ciel invisible, plus humble aussi, car dans l'ignorance nous pouvons excuser la petitesse de notre existence.

Commence alors le cœur de ma thèse, dans cette brasserie du centre-ville que je n'ai toujours pas quittée. Mon ambition est de vous montrer que la littérature et la poésie permettent d'écrire un rapport apaisé entre l'homme et son ciel invisible. La clé n'est donc ni le religieux ni Copernic, mais le poétique. Intéressons-nous au cas de l'éther, qui est un concept ancien difficile d'accès. Plus encore, c'est ce que j'appelle un *concept ignorant*, car il s'associe avec le mystère du monde davantage qu'il ne l'explique. Cependant, nous pouvons en faire trois lectures principales : 1) l'éther est un fluide répandu dans l'entièreté de l'espace cosmique. 2) L'éther est un grand trouble mystique. 3) L'éther est l'aura de toute chose animée. En apparence, il n'est peut-être pas évident d'associer ces trois lectures. Cependant, Volney, dans son ouvrage *Les Ruines*, est parfaitement parvenu à raconter le dialogue de ces idées :

« Il existe un fluide *lumineux, igné, très-subtil*, qui sous le nom d'*æther* et de *spiritus* remplit l'univers ; il compose la substance du soleil et des astres ; il est le principe et l'agent essentiel de tout mouvement, de toute vie : il est la Divinité. Quand un corps doit être animé sur la terre, une molécule ronde de ce fluide gravite par la voie lactée vers la sphère lunaire ; et parvenue là, elle se combine avec un air plus grossier, et devient propre à s'associer à la matière : alors elle entre dans le corps qui se forme, le remplit tout entier, l'anime, croît, souffre, grandit et diminue avec lui [...].<sup>3</sup> »

De ce texte, il faut retenir l'ambiguïté qui s'entretient entre l'éther et le divin. En effet, s'il s'apparente à l'énergie toute-puissante qui structure et compose l'Univers, alors l'éther est l'Univers. Aussi, ses facultés démiurgiques lui permettent de mettre en forme « toute vie » jusqu'à entrer en synergie avec la « matière » animée. Or, si une chose unique conçoit tout le réel, comment peut-elle être autre chose que « la Divinité » ? Aussi, le récit du mouvement descendant d'une « molécule ronde » vers le monde « grossier » est parlant. Mis en avant syntaxiquement par une suite de juxtaposition, cette chute renvoie à un mouvement topique dans la chrétienté : celui de l'enfant Jésus qui descend vers le monde des hommes. Pour autant, et la nuance est cardinale, l'éther n'est pas une équivalence masquée de Dieu ! Car s'il n'est plus question d'un individu maître des choses mais d'une chose infinie maîtresse d'elle-même, alors l'éther n'est que la version décuplée de Dieu. Une vision panthéiste du monde est donc ici en jeu : il s'agit de penser une puissance infinie et immanente qui ne peut pas ne pas être. Et fatalement, si Dieu n'est pas le sel du débat alors les croyances religieuses, les dogmes, n'ont plus lieu d'être car aucune parole auto-référente n'est encore à l'œuvre. Il y a bien une Église de l'éther – soit dit en passant – mais elle n'est que littéraire. Et la littérature, loin des croyances, ne repose-t-elle pas précisément sur le mystère des mots, le mouvement de la pensée et la fragilité des idées ? Hugo, dans ses *Contemplations*<sup>4</sup>, est sûrement le poète le plus inspiré d'éther :

- « Aurore », « VIII » : « Ma sœur ! / Envole-toi ! plane ! sois éternelle ! / Allume

---

3 Volney, *Les Ruines* (1791), version publiée en 1808, ouvrage original provenant de l'Université de Berne, extrait, page 278

4 Hugo, *Les Contemplations* (1856), version publiée en 1884, ouvrage original provenant de l'Université de Californie, extraits

l'astre ! emplis à jamais la prunelle ! / Échauffe éthers, azurs, sphères, globes  
ardents »

- « Aurore », « XIII » : « – Ô cancre ! qui mettez / Une soutane aux dieux de l'éther irrités »
- « Aurore », « XIX » : « Car nous irons dans la sphère / De l'éther pur ; / La femme y sera lumière, / Et l'homme azur »

- « Aurore », « XXX » :  
« Ô contemplation splendide !  
Oh ! de pôles, d'axes, de feux,  
De la matière et du fluide,  
Balancement prodigieux !  
D'aimant qui lutte, d'air qui vibre,  
De force esclave et d'éther libre,  
Vaste et magnifique équilibre !  
Monde rêve ! idéal réel !  
Lueurs ! tonnerres ! jets de soufre !  
Mystère qui chante et qui souffre !  
Formule nouvelle du gouffre !  
Mot nouveau du noir livre ciel !  
[...]  
Le voile de l'éternité,  
A, pour montrer son ombre au crime,  
Sa flamme au juste magnanime,  
Jeté pêle-mêle à l'abîme  
Tous ses masques, noirs ou vermeils ;  
Dans les éthers inaccessibles  
[...]  
Pourtant, il sait que l'homme souffre ;  
Mais il sonde l'éther profond.  
[...]  
Que l'éther de son ombre couvre,  
Et qu'entrevoit notre œil terni

Quand la nuit curieuse entr'ouvre

Le sombre écrin de l'infini »

- « Pauca meæ », « XVII » : « Loin de notre nuit froide et loin du mal hideux ! / Franchissez l'éther d'un coup d'aile ! »
- « Au bord de l'infini », « IV » : « J'ai vu le ciel, l'éther, le chaos et l'espace. »
- « Au bord de l'infini », « XVII » :  
« Cracher notre néant jusqu'en sa solitude,  
Et lui [Dieu] gêner l'éternité ?  
Être ! quand dans l'éther tu dessineras les formes,  
Partout où tu traças les orbites énormes  
Des univers qui n'étaient pas,  
Des soleils ont jailli, fleurs de flamme, et sans nombre,  
Des trous qu'au firmament, en s'y posant dans l'ombre,  
Fit la pointe de ton compas ! »
- « Au bord de l'infini », « XXVI » :  
« Pour qui luis-tu, Vénus ?  
Où roules-tu, Saturne ?  
Ils vont : rien ne répond dans l'éther taciturne.  
L'homme grelotte, seul et nu.  
L'étendue aux flots noirs déborde, d'horreur pleine :  
L'énigme a peur du mot ; l'infini semble à peine  
Pouvoir contenir l'inconnu. »

Que retenir de ces vers puissants ? D'abord, que le poète est en quête d'identité, et que l'éther, ineffable et excellent, le ramène également à son intériorité opaque et à l'énergie superbe qui, pour lui, fait vibrer les choses du monde. Ensuite, l'éther comme *concept ignorant* est un ressort pour penser l'homme face à Dieu, dans une lutte métaphysique qui abîme le statut du Seigneur, ramené au pluriel de sa Création, à sa solitude en son sein. Hugo n'hésite pas non plus à écrire à propos des Dieux qui règnent dans l'éther. En somme, le ciel invisible devient le miroir de nous-mêmes et le siège d'une quête de sens métaphysique. La poésie de Hugo est certes tutélaire mais est à relativiser dans une tradition poétique dont les baroques se font déjà messagers (Saint-Amant, *Le Contemplateur*) et dont

les réminiscences sont infinis, puisque comme le dit si bien Michel Collot dans *La poésie moderne et la structure d'horizon* : « L'écriture poétique, loin de se replier sur elle-même, vise constamment un dehors. » Et si ce « dehors » nous collait à la peau ? L'artiste Ugo Rondinone a plastiquement réalisé ce collage, au Petit Palais de Paris, en 2022, avec son installation *Humansky* [fig. 1]. Des mannequins à l'anatomie rigoureusement humaine tournoient et lévitent. La peau des mannequins est bleue et tachetée de nuages blancs. L'artiste illustre la confusion entre l'homme et son ciel, qui devient pour lui un camouflage. Et les mouvements subtils des personnages volants semblent figés pour l'éternité dans leur grâce immobile.

Un nouveau bilan s'impose : 1) L'éther est un concept métaphysique qui désigne l'Univers. 2) Deux composantes caractérisent l'éther : sa taciturnité – car on ne le connaît pas – et son rayonnement. 3) La tradition poétique se tourne vers ce « dehors ». 4) La cause de ce culte est que le mystère de l'éther reflète la grande recherche identitaire : qui suis-je et comment me faire parler ? 5) Le sublime ping-pong entre l'homme et le ciel trouve aujourd'hui une traduction esthétique dans les arts visuels.

Dans le bilan ci-dessus, je ne traite pas de la question des croyances religieuses car elle mérite que l'on s'y attarde encore un peu. Comme je l'ai déjà mentionné, l'Église catholique a donné corps et lieu à quantité de croyances, mais celles-ci n'ont jamais empêché l'esprit de vagabonder dans les couloirs qui lui étaient volontairement laissés pour qu'il puisse prendre lui-même la mesure de son existence mortelle. Quant à la vision éthérée du ciel invisible, elle permet la pleine divagation de la conscience qui ne rencontre aucun obstacle sérieux et surtout aucune réponse, aucun cadre, aucun filtre, que des philtres. Alors, si l'éducation agnostique enseignée au lycée met à distance la question du divin et favorise une lecture scientifique des choses, je tiens à souligner que l'immatériel tout-puissant est bien plus relié au mystère du monde – et donc à son essence – que ne le sont les sciences. On ne mesure pas l'invisible avec une équerre et des chiffres ! Au contraire, l'emploi de *concepts ignorants* reconnaît notre aptitude à ne rien maîtriser de l'invisible et laisse croupir les croyances dans les égouts de nos villes :



« Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout, infiniment éloigné de comprendre les extrêmes ; la fin des choses et leurs principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable.<sup>5</sup> » Et si l'éther est un *concept ignorant* majeur, il en existe d'autres comme l'explique Edgar Allan Poe dans son ouvrage *Eureka ou essai sur l'univers matériel et spirituel*, traduit au XIXe siècle par Baudelaire :

« Commençons donc tout de suite par le mot le plus simple, l'*Infini*. Le mot *infini*, comme les mots *Dieu*, *esprit* et quelques autres expressions [...] est, non pas l'expression d'une idée, mais l'expression d'un effort vers une idée. Il représente une tentative possible vers une conception impossible. L'homme avait besoin d'un terme pour marquer la *direction* de cet effort, le nuage derrière lequel est situé, à jamais invisible, *l'objet de cet effort*. Un mot enfin était nécessaire, au moyen duquel un être humain pût se mettre tout d'abord en rapport avec un autre être humain et avec une certaine *tendance* de l'intelligence humaine. De cette nécessité est résulté le mot *Infini*, qui ne représente ainsi que *la pensée d'une pensée*.<sup>6</sup> »

Ma réflexion s'arrête-t-elle ici, heurtée par les mots savants de Poe ? Non. Et je vais désormais dépasser ce constat d'une société double où, d'un côté, le savoir scientifique fait erreur et où, de l'autre, les arts éveillent et cultivent le mystère de l'Univers, la question du savoir religieux ayant été déjà élucidée. Dans le préambule de son ouvrage *À la recherche de l'univers invisible*, David Elbaz écrit : « En ce début de XXIe siècle, les scientifiques réalisent qu'ils mesurent avec une précision sans cesse améliorée le degré de leur propre ignorance... » Pour saisir l'importance d'un tel propos, il faut d'abord faire la distinction entre le doute et l'ignorance. Le doute est une composante primaire de la recherche scientifique. Au XVIe siècle, les scientifiques marquent une césure avec les croyances religieuses. Prenons un exemple différent de Copernic et de Bruno pour illustrer cela : en

---

5 Pascal, *Pensées* (1670), version publiée en 1833, ouvrage original provenant de la Bibliothèque Patrimoniale Hendrik Conscience, 199-72 H. Disproportion de l'homme, 9. - Voilà où nous mènent les connaissances naturelles

6 Poe, *Eureka* (1848), version publiée en 1864, ouvrage original provenant de la New York Public Library, traduit de l'anglais par Charles Baudelaire, extrait, page 33

1572, le Danois Tycho Brahe découvre l'existence d'une *nova stella*. Mais l'Église catholique, qui s'appuie sur les textes de Saint Thomas d'Aquin, refuse qu'un changement puisse advenir dans l'Univers parfait et éternel – c'est-à-dire immobile – de Dieu. Il fallait donc user de scepticisme pour corrompre les dogmes de l'Église. À la fin du XXe siècle enfin, le Français Henri Broch rejette toutes les forces idéologiques et se fait le porte-parole de la méthodologie du doute, dite zététique. En somme, le doute est au fondement même des sciences modernes qui veulent – et les conséquences de cette volonté ont été commentées – fuir le dogmatisme<sup>7</sup>. Or, David Elbaz ne nous parle pas du doute mais de l'ignorance. Si l'un est une philosophie, l'autre est un état. Il ne s'agit donc plus d'hésiter par principe mais de traverser, malgré soi, une zone de frimas, d'inintelligibilité extrême. Mais alors, assistons-nous à un revirement ? Les physiciens, astrophysiciens, astronomes et cosmologues avouent-ils lutter avec l'inconnu ? Gordon Weir, dans son article *Reality, Do We Really Exist?*, rappelle justement la part d'inconnu au fondement de la mécanique quantique :

« Et qu'en est-il de la réalité ? En mécanique quantique, l'existence des particules n'est confirmée que lorsqu'elles sont observées. Avant cela, elles existent simplement comme un champ de possibilités : elles peuvent être ici, là ou ailleurs. Ce n'est qu'une fois observées que l'on peut dire avec certitude qu'elles sont réelles.<sup>8</sup> » [mL version]

De ces quelques phrases, il faut retenir deux points : 1) les sciences sont théoriques. 2) Pour s'assurer de la crédibilité d'une théorie, il faut observer et donc voir. Seulement, la volonté de rendre visible l'invisible est-elle possible ? Pour celles et ceux qui étudient l'espace interstellaire, il s'agit effectivement du défi, car depuis que Fritz Zwicky a parlé de *dunkle Materie*<sup>9</sup>, les scientifiques se confrontent un peu plus chaque jour aux trous noirs et à l'énergie noire qui emplissent le ciel invisible.

---

7 Cela est discutable. L'affaire du tabac, à partir de 1953, a montré que la méthode scientifique peut être complètement anéantie par elle-même. En idéologisant le doute scientifique, la science peut se retourner contre elle-même et produire des vérités scientifiques qui en contredisent d'autres, dans la quête d'une vérité à établir. Les grands industriels du tabac, Big Tobacco, réunis à l'hôtel Plaza de New York dès décembre 1953, ont défini leur objectif : faire du doute un produit. Ainsi, le doute scientifique n'est pas toujours vertueux et peut être exploité à des fins de profit personnel, preuve supplémentaire de la faiblesse de la science.

8 édition automne-hiver 2022 de *Bulb Magazine*, pages 6-8

9 terme employé par Fritz Zwicky dans l'article qu'il publie le 16 février 1933 dans *Helvetica Physica Acta*, Vol. 6, pages 110-127 ; signifie *matière noire*

Comme ramené à notre regard par l'artiste Anish Kapoor et son installation *Descension* (2014) [fig. 2], le trou noir nous apparaît sous la forme d'une obsidienne liquide et tourbillonnante. On se fait aspirer par ce vortex au sujet duquel on ne peut rien dire d'exact.

Comment conclure ? Je dis qu'il y a un ciel invisible, un Univers que l'on ne connaît pas. Je dis que trop de croyances viennent créer un filtre entre nous – l'humanité – et lui. Je dis que ces croyances sont aussi les repères rassurants des scientifiques. Je dis que les sciences du ciel ont comme horizon l'ignorance bien que, dans l'immédiat, elles attribuent aux exoplanètes des suites de chiffres censées les définir et permettre de les étudier en tant que données connues ! Je dis qu'il existe des alternatives poétiques et sensibles. Je dis que là où l'on peut imaginer, où tout n'est pas figé, le divin traîne ses chaussures. Ainsi, à la question liminaire « le ciel invisible est-il le siège des croyances ? », une réponse semble convenir : l'Univers est pollué de dogmes, oui, mais non, ce n'est pas une fatalité. Dans sa saga dessinée *Le Château des étoiles*, Alex Alice met en scène la conquête de l'éther et montre comment l'Univers pourrait être la meilleure des colonies, le nouvel espace à posséder pour faire rayonner sa puissance. Voilà une nouvelle question à se poser : le ciel invisible est-il une convoitise politique ? Car là où le mystère prend racine, l'homme moderne veut voir clair, allumer les bougies, poser des diodes électroluminescentes pour enfin posséder.

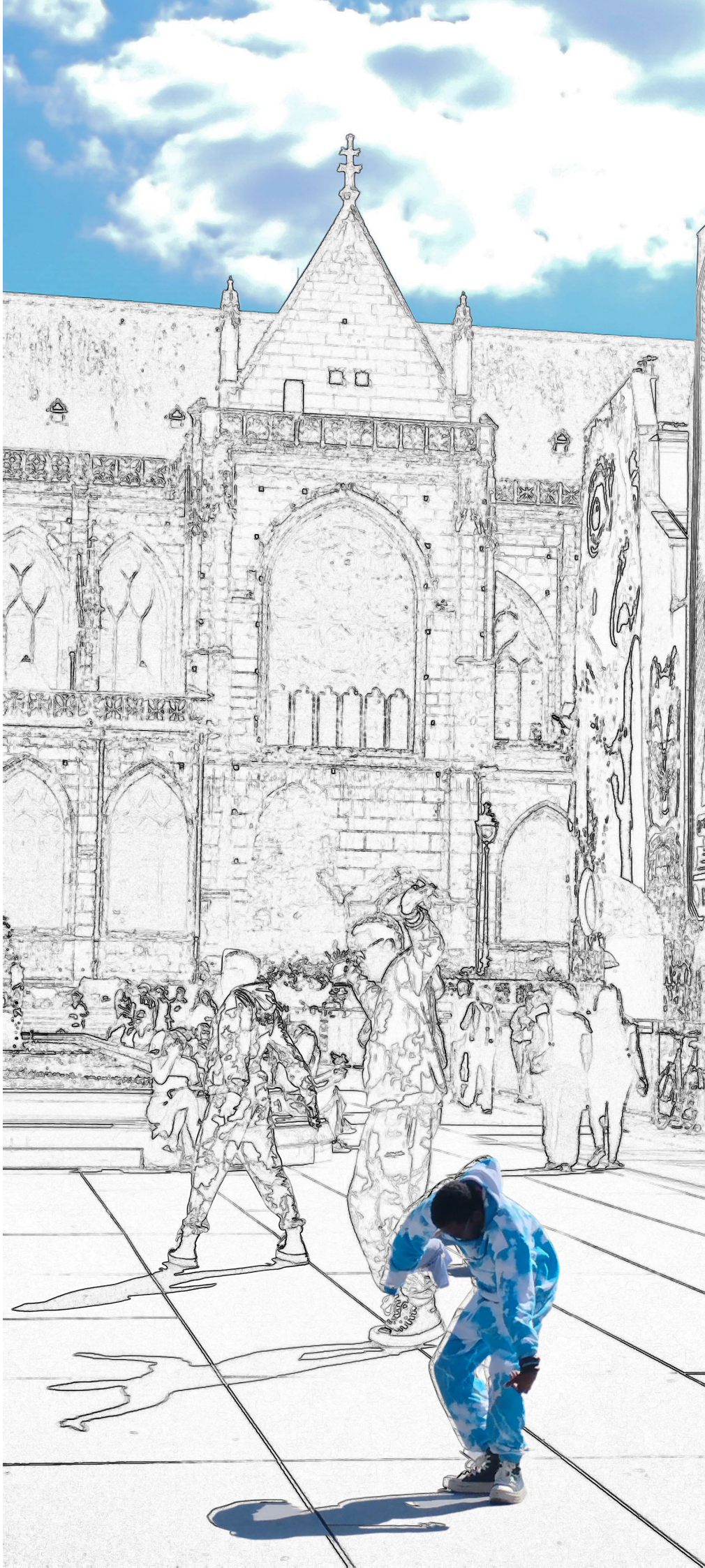


Ugo Rondinone, *Humansky*,  
archives Kamel Mennour



Anish Kapoor - *Descension* 2015, Steel, water, motor, 500 x 500 cm. Ph Ela Bialkowska





Matis Leggiadro,  
*Et si le ciel nous  
collait à la peau ?*,  
juin 2024,  
Paris,  
montage  
photographique